



Pour continuer de faire vivre la mémoire de Bertrand Sebileau qui nous a quittés en 2019, MJ, l'année de ses 50 ans, a choisi de publier son autobiographie entamée quelques mois avant de partir. Après ses 20 premières années, le récit se concentre sur son raid en XT 500 démarré fin 1981. L'African Raid Gai, comme il l'appelait, clin d'œil au reggae qu'il appréciait.

Par Bertrand Sebileau, photos archives BS

Où est Bertrand ?

Il a peut-être pris de l'avance. Bon allez ! Je vais au bout des dix "bornes" et je verrai. Rémy écrit... L'attente est insoutenable. Que se passe-t-il ? Voilà vingt minutes que j'espère en vain. Je décide de faire demi-tour. Toutes les pistes se ressemblent et je ne discerne pas de traces fraîches qui pourraient être celles de Bertrand. Que faire ? Je n'entends aucun moteur, il doit être loin et avoir pris une autre piste. Je ne peux pas toutes les suivre. L'inquiétude naît en moi et c'est l'esprit ailleurs que je rebrousse chemin. Après quelques kilomètres, je dépasse l'endroit où je m'étais arrêté, et abandonne le sol dur pour du sable creusé de profondes ornières. Il faut concentrer toute son attention sur la trajectoire idéale, ne jamais zigzaguer dans l'ornière et pour cela ouvrir la poignée de gaz en grand. Cela devient de plus en plus difficile car je pense à Bertrand. Où est-il ? Il s'est peut-être fait mal en tombant. L'accident est toujours possible. J'imagine déjà les pires possibilités : et s'il s'était cassé quelque chose, comment le secourir ?

Personne ne le trouvera dans ce labyrinthe de pistes parallèles, c'est horrible ! Un brusque guidonnage me rappelle à la réalité. J'ai failli sortir de la trace, le poids

des bagages m'entraîne à gauche, puis à droite. Prenant des positions acrobatiques, j'essaie désespérément de contrôler la machine, et c'est la chute. Un moment coincé sous ma monture, je parviens à me dégager et, au prix d'efforts presque surhumains, je réussis à relever ma moto sans décharger les bagages. Il fait chaud ! Ruisselant de sueur, le souffle court, je récupère lentement, appuyé sur le réservoir. Après quelques minutes, je repars en catastrophe, frôlant la récidive. Se succèdent des virages, en appuis de plus en plus serrés. Et toujours cette brousse uniforme, triste à mourir. Certains arbustes envahissent la piste et leurs branches chargées de longues épines viennent me griffer le visage et le cou. À chaque instant, j'évite le pire sans savoir comment. Pourtant, une force irrésistible me pousse à continuer, à aller de l'avant. Dans une heure le soleil sera couché. En fait, il n'y a qu'une seule direction possible. Espérant qu'il ne soit pas

arrivé malheur à Bertrand, nous nous retrouverons forcément à Gossi, premier village situé à cent kilomètres de là. De toute façon, ce ne sera pas avant demain, l'angoisse commence à me prendre aux tripes ! « Lhâa ! »... dirait Coluche, je me retrouve au tapis. Heureusement, le sable mou amortit bien la chute. Nouveaux efforts impossibles pour relever la moto. Cette fois, mes pieds ne trouvent pas d'appuis solides, l'essence du réservoir me coule dans la manche, et c'est en vain que je dépense ce qu'il me reste de forces. J'essaie une autre technique : creuser sous les roues de la XT pour créer un porte-à-faux. L'essence coule toujours, il faut faire vite ! J'essaie à nouveau, sans succès. Je suis épuisé, vidé, ma salive forme une pâte blanchâtre dans ma bouche, je n'arrive plus à déglutir.

Un poum poum familier

Je me résous à décharger mes bagages. Avec hargne, j'arrache les sacs qui s'éparpillent autour de moi. Même allégée, la

moto me semble peser une tonne. Assis sur mon gros sac marin, je récupère, absent, vidant ma gourde rapidement. Au bout d'un quart d'heure, un poum-poum familier me tire soudain de ma torpeur. - « Bertrand ! C'est Bertrand ! » Le bruit du gros monocylindre s'évanouit d'un coup. J'exulte, crie à me rompre les cordes vocales, saute sur le kick, porte le régime moteur au-delà de la zone rouge, klaxonne, coupe le moteur et tends l'oreille... Un long silence me répond. Soudain, le grondement sourd, porté par le vent, reprend. - « Ce n'est pas vrai, il ne va pas s'en aller ! » Ouf ! Le moteur cale. Je m'égosille à nouveau, pour rien. Je comprends tout à coup. Le vent ! Le vent vient dans ma direction. J'entends Bertrand mais c'est à sens unique. Je m'élançais alors à pied, dans sa direction. Je marche, je marche et toujours rien. Je trébucher sur les inégalités du sol, me griffe sur les acacias, peu à peu mon inquiétude se renforce. - « Ce n'est pas mal, Rémy,

tu es en train de te perdre ! Non, ce n'est pas par là. » Je fais quelques centaines de mètres puis change à nouveau de direction. - « Pourquoi vais-je de ce côté plutôt que de l'autre ? » J'essaie de réfléchir, de me rapporter à des souvenirs, mais tout s'embrouille, je sens l'angoisse naître au fond de moi. Une angoisse qui monte rapidement, ma respiration s'accélère, ma gorge se serre, l'impuissance et la peur m'envahissent. Je m'affole, commence à courir dans tous les sens, appelle, crie, hurle. Je cède à la panique, réalisant soudain que je vais passer la nuit au milieu de cette nature sinistre et inhospitalière. Je m'arrête net et comme une voix venue d'outre-tombe, Bertrand m'appelle. Je n'y crois pas, je dois rêver. Le vent qui souffle dans mon dos transporte des appels anxieux. Je fais demi-tour et oubliant la fatigue, cours comme un dératé ! J'aperçois au loin un phare ! Sauvé, je suis sauvé ! ▲

MJ remercie Marie-Noëlle Bas et Anne Leneveu (Sebileau) pour les documents et archives.

« Le bruit du gros monocylindre s'évanouit d'un coup. J'exulte, crie à me rompre les cordes vocales, saute sur le kick, porte le régime moteur au-delà de la zone rouge... »

